

« Soyez témoins de la Miséricorde »

*Cardinal Christoph Schönborn
Archevêque de Vienne (Autriche)*

1^{er} octobre 2011

Le 17 août 2002, le bienheureux Pape Jean-Paul II a consacré ce « Sanctuaire de la Divine Miséricorde ». Dans son homélie, le grand Pape disait des paroles qui, sans exagération, doivent être considérées comme son testament. Je me permets de citer deux extraits de son homélie. Elles représentent en quelque sorte le « portique », la porte d'entrée de notre Congrès, ici, en ce lieu, où le bienheureux Pape les a prononcées :

« C'est pourquoi, aujourd'hui, dans ce sanctuaire, je veux confier solennellement le monde à la Divine Miséricorde. Je le fais avec le désir que le message de l'amour miséricordieux de Dieu, proclamé ici à travers sainte Faustine, atteigne tous les habitants de la terre et remplisse leur cœur d'espérance. Que ce message se diffuse de ce lieu dans toute notre Patrie bien-aimée et dans le monde. Que s'accomplisse la promesse solide du Seigneur Jésus; c'est d'ici que doit jaillir "l'étincelle qui préparera le monde à sa venue ultime" (cf. Journal, 1732 - éd. it. p. 568). Il faut allumer cette étincelle de la grâce de Dieu. Il faut transmettre au monde ce feu de la miséricorde. Dans la miséricorde de Dieu, le monde trouvera la paix, et l'homme trouvera le bonheur! Je confie ce devoir, très chers frères et sœurs, à l'Eglise qui est à Cracovie et en Pologne, et à tous les fidèles de la Divine Miséricorde, qui viendront ici de Pologne et du monde entier. Soyez des témoins de la Miséricorde! » (Homélie du 17 août 2002)

Ces paroles du Pape ont constitué une forte impulsion pour convoquer le « premier Congrès Apostolique Mondial de la Miséricorde » qui s'est tenu à Rome du 2 au 6 avril 2008 et que nous évoquons avec une grande gratitude.

C'est sous ces mêmes paroles que nous pouvons placer le « deuxième Congrès Apostolique Mondial de la Miséricorde », auquel le Cardinal Dziwisz nous a invités. Remercions-le dès aujourd'hui, lui et tous ceux qui l'ont aidé. Le Cardinal connaît mieux que tout autre « le Pape de la Miséricorde ». Son témoignage nous est précieux !

Ces congrès sont censés promouvoir l'apostolat de la Miséricorde dans le monde entier. Des délégués et participants sont venus ici de toutes les parties du monde, pour chercher en ce lieu-source le confort et la consolation de la Miséricorde de Dieu, pour être des témoins de la Miséricorde.

On cherche les témoins de la Miséricorde. En ces jours de congrès, nous entendrons des témoignages forts et remuants. Le premier témoin, le bienheureux pape Jean Paul II a déjà

parlé. Nous entendrons beaucoup d'autres choses à son sujet. Le deuxième témoignage est indissociable de ce lieu, celui de la petite « secrétaire » de Jésus, S. Faustine. Sa voie sera décrite de manière compétente, bien mieux que je ne pourrais le faire.

Ce jour de grâce propose un troisième témoignage. Nous fêtons « la plus grande sainte des temps modernes », comme le Pape Pie XI la décrivait : la petite sainte Thérèse de Lisieux.

Conduire les petits sur « la petite voie » du Ciel, c'était la mission de Thérèse (« C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour » – lettre 197,45). Qu'elle nous mène, maintenant et en ce qui suit, vers la confiance en Jésus Miséricorde, qu'elle nous apprenne à dire et à vivre notre « Jezu ufam Tobie » personnel.

Je vous invite ainsi à vous tourner avec moi vers la petite Thérèse. Elle doit nous monter la Voie de la confiance comme accès à la Miséricorde.

1. Trois expériences de la Miséricorde de Jésus

Dans son Autobiographie, Thérèse fait mention de trois expériences, qui lui ont appris son appel et sa mission : la « grâce de Noël », l'image de Jésus en croix, et le meurtrier Pranzini, son « premier enfant ».

Thérèse qui, enfant, était extrêmement et presque pathologiquement sensible, expérimente à Noël 1886, juste avant son 14ème anniversaire, sa « conversion complète », précisément le jour où Paul Claudel reçoit le cadeau de sa conversion à Notre-Dame de Paris.

Après les matines de Noël, son père vient à lui faire une remarque malheureuse. Tous craignent que Thérèse éclate en sanglots, saisie par sa grande sensibilité. Mais « Thérèse n'était plus du tout la même. Jésus avait changé son cœur » (Ms A, 45r). Au lieu de gémir, elle était heureuse. Avec du recul, elle reconnaît, qu'en cela une grâce lui a été faite, laquelle devait déterminer son chemin de vie :

« En cette nuit de lumière commença la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du Ciel... En un instant l'ouvrage que je n'avais pu faire en 10 ans, Jésus le fit se contentant de ma bonne volonté qui jamais ne me fit défaut. Comme ses apôtres, je pouvais Lui dire : « Seigneur, j'ai pêché toute la nuit sans rien prendre ». Plus miséricordieux encore pour moi qu'Il ne le fut pour ses disciples, Jésus prit Lui-même le filet, le jeta et le retira rempli de poissons... Il fit de moi un pêcheur d'âmes, je sentis un grand désir de travailler à la conversion des pécheurs, désir que je n'avais pas senti aussi vivement... Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse ! » (Ms A, 45 v°, écrits autobiographiques 95-97)

La « grâce de Noël » est pour elle toute personnelle, mais aussi toute destinée aux autres. Chez Thérèse, comme chez Faustine, tout est en même temps totalement personnel et totalement apostolique. Plus l'amour de Dieu la saisit, plus elle devient apostolique. Son expérience personnelle devient pour elle la partie centrale de son enseignement : la « petite voie », qu'elle doit offrir à toutes les « petites âmes ».

La petite victoire sur soi devient pour elle la voie qui lui permet de comprendre le mystère de Noël : « En cette nuit, dans laquelle il s'est fait faible et souffrant, il m'a faite forte et courageuse. » (MS A, 44v°) Pourtant, en même temps, elle comprend que c'est Jésus qui fait tout (« Jésus a pris lui-même les filets »). Thérèse ressent le « désir de travailler à la conversion des pécheurs », mais elle ne s'attribue rien à elle-même.

Thérèse nous décrit la deuxième expérience, tout de suite après la « grâce de Noël ». Elle approfondit la découverte de sa vocation :

« Un Dimanche en regardant une photographie de Notre-Seigneur en Croix, je fus frappée par le sang qui tombait d'une de ses mains Divines, j'éprouvai une grande peine en pensant que ce sang tombait à terre sans que personne ne s'empresse de le recueillir, et je résolus de me tenir en esprit au pied de [la] Croix pour recevoir la Divine rosée qui en découlait, comprenant qu'il me faudrait ensuite la répandre sur les âmes... Le cri de Jésus sur la Croix retentissait aussi continuellement dans mon cœur : « J'ai soif ! » Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive... Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes... » (Ms 45 v°)

L'amour rédempteur de Jésus, qui a laissé son sang être versé pour elle, déploie en elle un feu, une « soif des âmes », qui correspond à la soif de Jésus en croix. Nous nous heurtons ici de nouveau à ce qui dessine le cœur de l'enseignement de Thérèse. L'amour divin, qui s'abaisse, suscite l'offrande de soi de Thérèse, qui est toute personnelle et toute universelle. Ainsi Thérèse trouve en même temps sa vocation personnelle et sa vocation ecclésiale. Comme Marie et avec elle, elle devra se trouver au pied de la croix, pour appartenir totalement à Jésus et au cœur de l'Eglise. Plus sa vocation se clarifie, plus elle vit en « synergie » avec l'Eglise, avec Marie, avec l'unique Sauveur. Cependant il n'y a aucun doute : c'est Jésus qui fait tout cela. Sa médiation auprès de la croix n'ajoute rien à l'œuvre de Jésus, et pourtant elle est indispensable, afin que le sang du Christ rejoigne tous les hommes.

Une troisième expérience se situe immédiatement après la grâce de Noël et l'expérience du « J'ai soif ». : la conversion du meurtrier Pranzini. Le texte est d'une telle vigueur, d'une telle vitalité de foi, que je veux le citer intégralement. Un puissant témoignage de la confiance en la Miséricorde de Dieu.

« J'entendis parler d'un grand criminel qui venait d'être condamné à mort pour des crimes horribles, tout portait à croire qu'il mourrait dans l'impénitence. Je voulus à tout prix l'empêcher de tomber en enfer, afin d'y parvenir j'employai tous les moyens imaginables ; sentant que de moi-même je ne pouvais rien, j'offris au Bon Dieu tous les mérites infinis de Notre-Seigneur, les trésors de la Sainte Église, enfin je priai Céline de faire dire une messe dans mes intentions, n'osant pas la demander moi-même dans la crainte d'être obligée d'avouer que c'était pour Pranzini, le grand criminel. Je ne voulais pas non plus le dire à Céline, mais elle me fit de si tendres et si pressantes questions que je lui confiai mon secret ; bien loin de se moquer de moi, elle me demanda de m'aider à convertir mon pécheur, j'acceptai avec reconnaissance, car j'aurais voulu que toutes les créatures s'unissent à moi pour implorer la grâce du coupable. Je sentais au fond de mon cœur la certitude que nos désirs seraient satisfaits, mais afin de me donner du courage pour continuer à prier pour les

pêcheurs, je dis au Bon Dieu que j'étais bien sûre qu'Il pardonnerait au pauvre malheureux Pranzini, que je le croirais même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de repentir, tant j'avais de confiance en la miséricorde infinie de Jésus, mais que je lui demandais seulement « un signe » de repentir pour ma simple consolation... Ma prière fut exaucée à la lettre ! Malgré la défense que Papa nous avait faite de lire aucun journal, je ne croyais pas désobéir en lisant les passages qui parlaient de Pranzini. Le lendemain de son exécution je trouve sous ma main le journal : « La Croix ». Je l'ouvre avec empressement et que vois-je ?... Ah ! mes larmes trahirent mon émotion et je fus obligée de me cacher... Pranzini ne s'était pas confessé, il était monté à l'échafaud et s'appêtait à passer sa tête dans le lugubre trou, quand tout à coup, saisi d'une inspiration subite, il se retourne, saisit un Crucifix que lui présentait le prêtre et baise par trois fois ses plaies sacrées !... Puis son âme alla recevoir la sentence miséricordieuse de Celui qui déclare qu'au Ciel il aura plus de joie pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence ! » (Ms A, 45 v° - 46 v° ; Ecrits autobiographiques 97-99)

La conscience, qui remplit Thérèse, est inébranlable : « J'avais une si grande confiance dans la Miséricorde infinie de Jésus » ! Le signe, que Thérèse reçoit, la conforte dans sa vocation :

« J'avais obtenu « le signe » demandé et ce signe était la reproduction fidèle de grâces que Jésus m'avait faites pour m'attirer à prier pour les pêcheurs. N'était-ce pas devant les plaies [de] Jésus, en voyant couler son sang Divin que la soif des âmes était entrée dans mon cœur ? Je voulais leur donner à boire ce sang immaculé qui devait les purifier de leurs souillures, et les lèvres de « mon premier enfant » allèrent se coller sur les plaies sacrées !!!... Quelle réponse ineffablement douce !... Ah ! depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour, il me semblait entendre Jésus me dire comme à la samaritaine : « Donne-moi à boire ! » C'était un véritable échange d'amour ; aux âmes je donnais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par sa rosée Divine ; ainsi il me semblait désaltérer et plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait et c'était cette soif ardente qu'Il me donnait comme le plus délicieux breuvage de son amour... » (Ms A, 46 v°, Ecrits autobiographiques 99)

Thérèse est déjà au cœur de sa vocation. Comment peut-on ne pas être saisi par les paroles de cette religieuse de 22 ans ? Pranzini – son « premier enfant » ! Ce que deviendra sa « petite doctrine », la voie de l'enfance spirituelle, de la confiance sans limite en l'amour miséricordieux, elle l'a éprouvé, en obtenant pour son « enfant » « un jugement miséricordieux » de Jésus, de son Crucifié, de son amour rédempteur ; un jugement miséricordieux pour lequel elle a espéré avec une conscience théologique, lequel ne va pas tomber en enfer. La substance et la motivation de cette conscience, c'était Jésus seul, Jésus uniquement !

2. Le Dieu miséricordieux – le cœur de son image de Dieu

La « petite voie » est celle de l'offrande à l'amour miséricordieux ; elle restera toujours « la voie de l'amour ». Thérèse met fortement l'accent sur elle, quand elle déplace l'accent de la justice de Dieu vers l'amour miséricordieux. Elle est tout à fait consciente de ce déplacement, et elle se sait appelée par la grâce de Dieu, à annoncer cette mission, cette voie. A la conclusion du Manuscrit A, elle le dit expressément :

« O ma Mère chérie ! après tant de grâces ne puis-je pas chanter avec le psalmiste : « Que le Seigneur est bon, que sa miséricorde est éternelle ». Il me semble que si toutes les créatures avaient les mêmes grâces que moi, le Bon Dieu ne serait craint de personne, mais aimé jusqu'à la folie, et que par amour, et non pas en tremblant, jamais aucune âme ne consentirait à Lui faire de peine... Je comprends cependant que toutes les âmes ne peuvent pas se ressembler, il faut qu'il y en ait de différentes familles afin d'honorer spécialement chacune des perfections du Bon Dieu. A moi Il a donné sa Miséricorde infinie et c'est à travers elle que je contemple et adore les autres perfections Divines !... Alors toutes m'apparaissent rayonnantes d'amour, la Justice même (et peut-être encore plus que toute autre) me semble revêtue d'amour... » (Ms A, 83 v°)

Et pour montrer immédiatement, comment la justice de Dieu est à contempler « à travers sa Miséricorde infinie », elle ajoute :

« Quelle douce joie de penser que le Bon Dieu est Juste, c'est-à-dire qu'Il tient compte de nos faiblesses, qu'Il connaît parfaitement la fragilité de notre nature. De quoi donc aurais-je peur ? Ah ! le Dieu infiniment juste qui daigna pardonner avec tant de bonté toutes les fautes de l'enfant prodigue, ne doit-Il pas être Juste aussi envers moi qui « suis toujours avec Lui » ? (Ms A, 83 v°-84 v°)

Cette connaissance de Dieu comme Miséricorde infinie éclaire toute sa vie, sa prière et son action, sa vie toute simple au couvent et sa mission ecclésiale aux dimensions mondiales. Sa « doctrine » est seulement chant et louange pour « ce » que l'amour de Dieu a fait pour elle (Ms A, 3 v° ; C, 3 v°), mais elle sait, qu'elle a cette mission, de transmettre ce qu'elle a reçu.

C'est ici le fondement de sa doctrine : tout dans les plans de Dieu, tous les projets de Dieu, trouvent leur sens et leur raison d'être dans la Miséricorde infinie : l'œuvre de la création et le plan de salut. N'est-ce pas en cela que se trouve une des raisons - la raison - de l'universalité de Thérèse ? En effet, quelle réalité étonnante et évidente : elle est aimée dans tous les milieux et toutes les cultures. Nous y reviendrons. Qu'il nous soit permis, dès maintenant, d'exprimer notre avis à ce sujet : Thérèse a révélé avec une force irrésistible la beauté fascinante de l'amour miséricordieux. Parce qu'elle en rayonne de tout son être, elle agit de manière aussi convaincante et séduisante...

3. « Jésus est mon seul amour » (inscription sur sa cellule) – le christocentrisme de Thérèse

Sa doctrine a un contenu unique et précis : « Jésus seul ». Sa connaissance de Dieu, son amour pour « l'amour de Dieu » a un contenu unique et précis : « Qui a Jésus, a tout. » (un de ses poèmes).

Le nom de « Jésus » est omniprésent dans les écrits de Thérèse. Alors qu'on trouve « Christ » moins de 20 fois dans ses écrits, « Jésus » apparaît plus de 1600 fois. « Il est le soleil, qui éclaire tout » (Fr.-M. Léthel). En Jésus, son seul amour, Thérèse trouve tout : toute la vie divine de la sainte Trinité, toute la création, l'Eglise, les fins dernières. Essayons d'esquisser en quelques pauvres lignes ce qui lui tient encore plus à cœur.

On devrait passer du temps sur sa prière la plus importante, celle de la « consécration de soi comme offrande à l'amour miséricordieux du Bon Dieu » du 9 juin 1985. Elle s'adresse d'abord à toute la Sainte Trinité, pour ensuite parler surtout de Jésus, mais toujours dans la perspective trinitaire :

« O mon Dieu ! Trinité Bienheureuse, je désire vous Aimer et vous faire Aimer, travailler à la glorification de la Sainte Église en sauvant les âmes qui sont sur la terre et [en] délivrant celles qui souffrent dans le purgatoire. Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume, en un mot, je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté. » (Pri 6 ; Ecrits autobiographiques 280)

Un peu plus loin, S. Thérèse dit dans sa prière : « Je ressens dans mon cœur un désir infini » : l'amour, avec lequel elle veut aimer Dieu et qu'elle veut porter aux autres, n'est autre que l'amour, avec lequel Dieu l'aime en son Fils, dans lequel il lui a tout donné (cf. Rm 8, 23) :

« Puisque vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Époux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi, je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour. » (Pri 6 ; Ecrits autobiographiques 280)

La célèbre définition de l'amour, que Thérèse présente (« Aimer, c'est tout donner et se donner soi-même » PN 54/22), s'applique d'abord à Dieu, qui nous a tout donné, à son Fils, et au « trésor infini de ses mérites ».

4. Grandeur et pauvreté de la créature

Nous approchons ainsi le cœur du message, « la petite doctrine » de Thérèse : le paradoxe de sa petitesse, de sa pauvreté, de son rien d'un côté et la grandeur de l'amour, de son désir infini de l'autre côté. C'est le paradoxe de son audace toute simple, du trésor de sa pauvreté. Thérèse vit dans un degré particulier de connaissance, en totale dépendance de créature envers le Créateur. Car elle se sait créée et contemplée par le Père « à travers la Sainte Face de Jésus et dans son cœur brûlant d'amour, elle vit sa dépendance de créature à travers la relation divine du Fils à son Père. Toute sa doctrine de l'enfance spirituelle, son offrande à l'amour miséricordieux, sa pauvreté spirituelle trouve sa « place » dans la filiation éternelle du Verbe incarné. Son audace vient du fait, que Jésus est pour elle « mon Epoux aimant » et que tout ce qui est sien lui appartient.

Ainsi ose-t-elle à la conclusion du manuscrit C s'approprier les paroles de Jésus dans sa prière sacerdotale au père ; après l'avoir citée longuement comme étant sa prière, elle demande :

« C'est peut-être de la témérité ? Mais non, depuis longtemps vous m'avez permis d'être audacieuse avec vous, comme le père de l'enfant prodigue parlant à son fils aîné, vous m'avez dit : « Tout ce qui est à moi est à toi » . Vos paroles, ô Jésus, sont donc à moi et je puis m'en servir pour attirer sur les âmes qui me sont unies les

faveurs du Père Céleste. » (Ms C, 34 v° ; Ecrits autobiographiques 271)

Cette audace correspond à sa pauvreté. Plus elle se sent pauvre, plus elle ose demander :

« Je ne suis qu'une enfant, impuissante et faible, cependant c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en Victime à ton Amour, ô Jésus... Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'Il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant... » (Ms B, 3 v°)

5. La « petite voie » - voie de la vie théologique

Thérèse veut enseigner à travers sa « petite voie », que la vie chrétienne est avant tout une vie théologique, une vie de foi, d'espérance et de charité. Oui, mais il faut devenir pauvre, pour vivre à un niveau théologal ; il faut aimer sa pauvreté, son néant ; il faut se libérer de tout ce qui n'est pas Dieu, pour que Dieu soit Dieu dans notre vie, pour qu'il « transforme ce rien en feu, pour que nous l'aimions avec son amour. C'est ce que dit Thérèse à Sr Marie du Sacré Cœur, en lui expliquant le Manuscrit B :

« Plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant... Ah ! restons donc bien loin de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir, alors nous serons pauvres d'esprit et Jésus viendra nous chercher, si loin que nous soyons il nous transformera en flammes d'amour... Oh ! que je voudrais pouvoir vous faire comprendre ce que je sens !... C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour... » (Ms B, 3 v°)

Croire, espérer, aimer seulement pour ce motif, parce que Dieu est Dieu. C'est le grand enseignement de la petite voie. Ainsi Thérèse nous apporte une doctrine, qui n'est nouvelle en rien. Pourtant elle a ce don et cette vocation, à le dire de manière nouvelle. Elle dit en fait que la vie chrétienne est une véritable transformation : « Il va nous transformer en flamme d'amour ! » C'est là peut-être une des nécessités les plus urgentes pour l'Eglise d'aujourd'hui : se rappeler la dimension théologale de la vie chrétienne : « ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi . » (Gal 2, 20) Mais Thérèse découvre toujours plus clairement qu'elle ne pourra trouver ni prendre ce chemin de la vie théologale et de la « divinisation » que par la grâce, et si elle grandit toujours plus dans la confiance de l'enfance spirituelle, dans la remise de soi dans les bras de Jésus, dans l'offrande de soi à l'amour miséricordieux. « L'enfance spirituelle » de Thérèse est ainsi une vie d'enfant de Dieu, mue par l'Esprit de Dieu. (cf. Rm 8, 14)

6. Une « ecclésiologie de la Miséricorde »

Un élément essentiel de la doctrine de Thérèse est son regard sur le mystère de l'Eglise, comme il émerge du manuscrit B. Ce que Thérèse vit en soi-même, elle le vit indissociablement pour l'Eglise. Sa joyeuse découverte de la propre vocation, d'être au cœur de l'Eglise l'amour, est l'actualisation ecclésiale de sa découverte de l'amour miséricordieux et de la petite voie : l'Eglise comme « mysterium » sacramentel (comme le Concile Vatican II le dira), tout en dépendance du Dieu de l'amour, qui agit efficacement en toutes les vocations singulières, car il y a au fond en même temps une identification avec l'amour, une influence

de l'Esprit d'amour, qui accomplit son œuvre à travers tous ses instruments.

Les conséquences de cette « ecclésiologie de l'amour miséricordieux » sont importantes, autant pour la nature de l'Eglise que pour sa mission. Pour actualiser le Concile Vatican II, il est fructueux de lire à nouveaux frais l'idée de la « sacramentalité » de l'Eglise (LG 1) dans la lumière des perceptions ecclésiologiques de Thérèse.

D'abord, c'est un renouvellement de sens concernant la pauvreté essentielle de l'Eglise, dont la seule lumière est le Christ et dont l'action est instrumentale et « sacramentelle », en totale dépendance de la grâce de salut de Dieu, qui est Amour. Cette Eglise se reçoit continuellement de Dieu, et elle se trouve ici « par amour de la vie » ; elle est une Eglise de sauvés, qui tient au fil de la Miséricorde ; une Eglise, qui ne peut rien s'attribuer, ni même les biens spirituels ; une Eglise qui, avec Jésus, se rend à la table des pécheurs, pour prier avec eux la prière du publicain : « parler au nom de ses frères : Aie miséricorde de nous, Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !... Seigneur, renvoie-nous justifiés... » (MS C 6 r°)

S'asseoir à la « table des pécheurs » sans la moindre trace de jugement ou sentence, mais dans l'attitude de Jésus et du Père plein de miséricorde, qui l'a envoyé, c'est cela l'attitude de Thérèse, qui sait être elle-même objet de la Miséricorde de Dieu qui nous précède. C'est aussi l'attitude de l'Eglise, qui aime les pécheurs de l'amour rédempteur de Jésus. La conclusion du Manuscrit C exprime tout cela avec une rare vigueur :

« Ce n'est pas à la première place, mais à la dernière que je m'élançe ; au lieu de m'avancer avec le pharisien, je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain ; mais surtout j'imité la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt son amoureuse audace qui charme le Cœur de Jésus, séduit le mien. Oui je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien Il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui. Ce n'est pas parce que le bon Dieu, dans sa prévenante miséricorde, a préservé mon âme du péché mortel que je m'élève à Lui par la confiance et l'amour. » (Ms C, 36 v°)

Enfin cette « ecclésiologie de la Miséricorde » est missionnaire au plus haut degré. Mais Thérèse sait, que seul l'amour attire et que le véritable mouvant, la véritable force de l'action missionnaire, c'est le feu de l'amour :

« Je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de m'unir si étroitement à Lui, qu'Il vive et agisse en moi. Je sens que plus le feu de l'amour embrasera mon cœur, plus je dirai : Attirez-moi, plus aussi les âmes qui s'approcheront de moi (pauvre petit débris de fer inutile, si je m'éloignais du brasier divin), plus ces âmes courront avec vitesse à l'odeur des parfums de leur Bien-Aimé, car une âme embrasée d'amour ne peut rester inactive. » (Ms C, 36 r°)

L'« ecclésiologie de l'amour miséricordieux » ne serait pas complète sans un dernier mot sur le « levier » de la prière, qui « tient le monde à une ligne de pêche » et sans laquelle Thérèse ne serait pas devenue la patronne des missions de l'Eglise universelle :

« Un Savant a dit : « Donnez-moi un levier, un point d'appui, et je soulèverai le monde ». Ce qu'Archimède n'a pu obtenir, parce que sa demande ne s'adressait point à Dieu, et qu'elle n'était faite qu'au point de vue matériel, les Saints l'ont obtenu dans

toute sa plénitude. Le Tout-Puissant leur a donné pour point d'appui : LUI-MEME et LUI SEUL ; pour levier : L'oraison, qui embrase d'un feu d'amour, et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde ; c'est ainsi que les Saints encore militants le soulèvent et que, jusqu'à la fin du monde, les Saints à venir le soulèveront aussi. » (Ms C, 36 r° - v°)

7. L'actualité de Thérèse

On a déjà beaucoup dit de l'actualité de Thérèse. Ici, à la conclusion disons quelque chose de l'actualité de la doctrine de Thérèse.

Une première constatation s'impose : Thérèse est universelle : sa personne et sa « petite voie » de la confiance, de l'enfance spirituelle (on ne peut séparer sa personne de sa « voie ») ont trouvé un accueil étonnant et sans restriction et elles le trouvent encore et toujours. Son influence s'exerce partout, sur tout homme de quelque origine, culture et même religion. Comment « expliquer » ce phénomène ?

Je pense qu'il s'agit de la même chose avec Thérèse comme avec tout le mystère chrétien : on doit les prendre tous deux « à la lettre », avec le plus grand réalisme possible. Dans les promesses du Christ, il n'y a rien d'exagéré ni d'exalté, tout est parfaitement réel. La force de Thérèse consiste en cela : en elle toutes les promesses de Jésus ont trouvé un Oui tout simple, tout confiant, sans restriction.

« A cause de ma faiblesse, tu t'es plu, Seigneur, à combler mes petits désirs enfantins, et tu veux aujourd'hui, combler d'autres désirs plus grands que l'univers... » (Ms B, 3 r°)

« A moi Il a donné sa Miséricorde infinie... » (Ms A, 83 v°)

Avec toute la force de la foi théologale, qui a Dieu même comme objet et cause, Thérèse croit que Jésus accomplit ses désirs infinis selon ses promesses ; désirs qu'il a lui-même déposés dans le cœur de Thérèse. Je pense qu'il n'y a aucune autre explication à l'attrait pratiquement irrésistible qu'exerce Thérèse partout dans le monde, si ce n'est ce qu'elle-même en dit à la conclusion de son Manuscrit C :

« Aux âmes simples, il ne faut pas de moyens compliqués ; comme je suis de ce nombre, un matin pendant mon action de grâces, Jésus m'a donné un moyen simple d'accomplir ma mission. Il m'a fait comprendre cette parole des Cantiques : « Attirez-moi, nous courrons à l'odeur de vos parfums ». O Jésus, il n'est donc même pas nécessaire de dire : « En m'attirant, attirez les âmes que j'aime ! » Cette simple parole : « Attirez-moi » suffit. Seigneur, je le comprends, lorsqu'une âme s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ; cela se fait sans contrainte, sans effort, c'est une conséquence naturelle de son attraction vers vous. De même qu'un torrent, se jetant avec impétuosité dans l'océan, entraîne après lui tout ce qu'il a rencontré sur son passage, de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivages de votre amour, attire avec elle tous les trésors qu'elle possède... Seigneur, vous le savez, je n'ai point d'autres trésors que les âmes qu'il vous a plu d'unir à la mienne ; ces trésors, c'est vous qui me les avez confiés. » (Ms C 33 v° - 34 v°)

Le message essentiel de Thérèse est le suivant : vivre la vie théologale, la foi, l'espérance, la charité avec un réalisme inouï, avec une confiance totale d'enfant dans l'aujourd'hui, dans toutes les plus petites circonstances du quotidien, c'est une voie, qui est ouverte à tous, qui est attirante pour « beaucoup de petites âmes ».

Ce qui attire autant les « petites âmes » et autant de pécheurs, c'est le contexte, dans lequel on ne se sent pas jugé par elle. On se sent au contraire aimé, sans recevoir le moindre reproche. A l'époque des « maîtres du soupçon » cela exerce une attraction surprenante et irrésistible.

Avec Thérèse, la personne humaine se découvre en tant que « capax amoris », aimée et capable d'aimer. Il n'y a rien, qui puisse mieux redresser l'homme, le soigner et le rendre heureux, que l'épanouissement de cette capacité. Comme le montre l'expérience, la rencontre avec Thérèse, déclenche souvent, surtout chez les jeunes, la floraison des forces du cœur humain et la découverte du bonheur, porté par l'altruisme et le don de soi comme réponse à la rencontre avec l'amour miséricordieux.

Thérèse rappelle à l'Eglise, qu'elle est appelée à adresser à chaque être humain, avec Jésus, ce regard divin de l'amour et de la miséricorde. Thérèse a le « privilège » de cet amour unique (« ... je ne peux m'imaginer aucun plus grand amour, que celui par lequel il t'a plu de gaspiller autant pour me combler de cadeau. » Ms C, 34 v°), juste pour prier Jésus « d'aimer ceux que tu m'as donnés, autant que tu m'as aimée... sans aucun mérite de ma part . » (Ms C, 34 v°) Ce qui donne autant de force au message de Thérèse, c'est sa ferme confiance que la Miséricorde de Dieu s'exprime d'autant plus qu'elle doit descendre en profondeur, montrer sa grandeur sans mesure dans les faiblesses les plus profondes.

Notre époque et l'Eglise aujourd'hui a une urgente nécessité de maîtres sûrs, de directeurs spirituels. Nous sommes convaincus que, par l'amour miséricordieux de Dieu, Thérèse a été donnée à notre temps, pour nous hisser à la vie authentique par son exemple et son intercession.